

Nos boursières en carrière

Depuis la création du fonds de la fondation AFDU-Québec, en 1992, ce sont plusieurs centaines de milliers de dollars qui ont été octroyés à des femmes désireuses de faire des études supérieures. Qu'est-il advenu d'elles une fois leur formation complétée ? Curieuses de connaître leur devenir, nous sommes allées à leur recherche. Nous en avons retrouvé quelques-unes. Ensemble, nous avons tenté de refaire le parcours scolaire et professionnel qu'elles ont mené. C'est l'objet de cette chronique. Souhaitons à nos lectrices qu'elle nourrisse leur intérêt et suscite leur engagement. Espérons aussi qu'elle inspire nos jeunes boursières encore aux études.

Anik Daigle, science du ciel appliquée aux rivières

Entrevue menée par France Rémillard



Je l'avais croisée à quelques reprises en cours de carrière, avant d'adhérer à l'association. Je l'ai retrouvée récemment par hasard en consultant la liste de nos anciennes.

En 1999, elle était à la maîtrise quand l'AFDU lui a octroyé sa bourse *coup de pouce*.

Elle a fait beaucoup de chemin depuis. Elle est maintenant enseignante au Cégep Garneau, chercheuse à l'INRS en hydrologie et mère de jumeaux maintenant jeunes adultes.

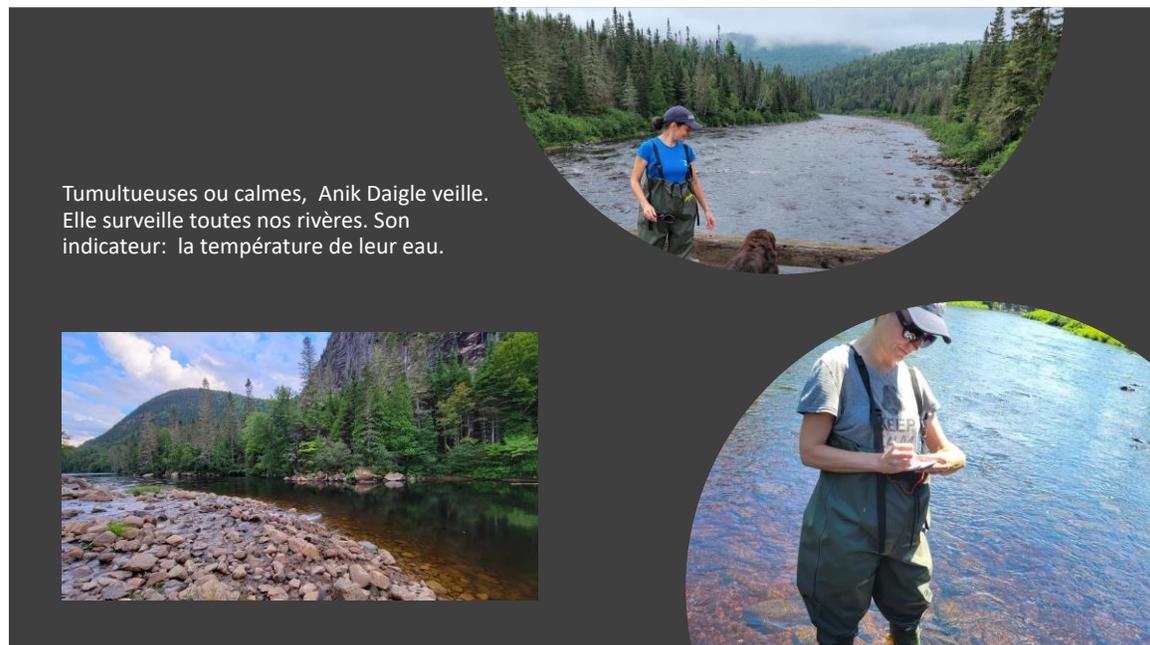
F. R. : Merci, Anik, d'avoir accepté de vous prêter à ce jeu d'enquête que nous menons auprès de nos anciennes. D'abord pouvez-vous expliquer qui vous êtes et d'où venez-vous ?

A. D. : Je suis enseignante-chercheuse et mère de jumeaux qui ont maintenant 20 ans. Mon père était électronicien et enseignant et ma mère elle, est issue des sciences sociales. Les deux ont toujours valorisé les études et l'acquisition de connaissance au plus haut point. Ils étaient présents et encourageants, mais jamais contraignants. Aussi dois-je ajouter très proches et, ils le sont toujours. Moi, j'étais une enfant curieuse qui adorait les mathématiques et raffolait des exercices de résolution de problèmes. À l'école, j'étais bonne élève, désireuse de relever des défis et de me prouver à moi-même que j'étais capable. Après le secondaire, j'ai naturellement poursuivi dans la filière des sciences. À l'université, je me suis inscrite en physique. À la maîtrise, je suis passée en astrophysique. J'étais donc en astrophysique quand j'ai reçu la bourse de l'AFDU. Mon mémoire portait sur une galaxie particulière, une galaxie à jet (NDR : [certaines galaxies observées émettent en dehors de leur disque de dispersion une paire de faisceaux de matière que les chercheurs cherchent à comprendre](#)). J'avais l'astrophysicien Jean-René Roy comme directeur. Tout allait bien, je vivais en couple depuis quelques années déjà et je me suis engagée dans le programme doctoral. Ma recherche, à cheval entre l'astrophysique et le génie électrique,

utilisait l'intelligence artificielle pour détecter automatiquement des formes spécifiques, des bulles, présentes dans l'espace interstellaire (NDR : [ces bulles de gaz raréfié présentes entre les étoiles intriguent les chercheurs, mais il est laborieux de les repérer, d'où l'intérêt de mettre en place un logiciel de détection automatique.](#)) Pendant ce cycle académique, j'ai eu des jumeaux. J'ai quand même réussi à compléter mon doctorat en 5 ans. Puis le fil des événements m'a amenée à une profession mixte d'enseignante-chercheure. Je visais l'enseignement et je suis ravie de me trouver en présence de classes de jeunes de 17 et 18 ans qui réfléchissent activement à leur trajectoire scolaire. Je partage mon temps entre le Cégep Garneau et l'Institut national de recherche scientifique (INRS). Deux champs professionnels qui me satisfont pleinement.

F. R. Pour qui interroge la toile internet, il est étonnant de constater que votre domaine d'étude tourne maintenant autour de l'hydrologie, notamment sur la [température des rivières](#), ce qui me semble bien différent de l'astrophysique. Comment avez-vous opéré ce virage ?

A.D. : En hydrologie, je travaille au sein d'une équipe multidisciplinaire impliquant des chercheurs et étudiants issus des mathématiques, de la biologie, du génie, etc. Au doctorat, je m'étais orientée vers la reconnaissance automatique par l'intelligence artificielle. Les outils développés alors s'appliquent aussi à ce champ de recherche. Pour résoudre un problème en astrophysique ou en hydrologie, c'est le même parcours : à partir d'une hypothèse, trouver une méthode pour la vérifier, étudier les données recueillies, en tirer des conclusions et les rendre intelligibles.



F.R. : Comment qualifieriez-vous votre expérience d'étudiante et de professionnelle dans un champ majoritairement masculin ?

D.A. : Au département de physique du cégep, nous sommes 25 % de femmes et mon équipe de l'INRS est majoritairement composée de femmes. À l'université, en physique c'est vrai, il y avait peu de filles et encore moins en génie électrique. Toutefois, je dois dire que je n'ai pas vécu de discrimination de la part de mes collègues, professeurs et directeurs de thèse. Ils se sont toujours montrés respectueux. Mais je tiens à dire que j'ai eu vent d'histoires bien différentes.

F.R. : Avez-vous rencontré des difficultés particulières tout au long de votre cursus universitaire et professionnel et comment les avez-vous surmontées ?

A.D. : Il faut savoir que la vie des étudiantes et étudiants en Sciences et génie était souvent plus facile que celles des étudiantes et étudiants en Sciences sociales par exemple, ceci parce que nous avions accès à plus de bourses. Dans mon cas, outre la bourse de l'AFDU j'ai eu droit au prix Hubert-Reeves, à la bourse J-Arthur-Vincent, à la bourse de la Fondation de l'Université Laval et à une bourse du Conseil de recherches en sciences naturelles et génie du Canada (CRSNG). Ainsi, je n'ai pas eu à travailler hors-campus pour survivre pendant mes études. Au bac, j'ai même eu accès à des emplois d'été rémunérés. Il est certain que les études doctorales sont exigeantes. Il m'est arrivé de douter : je partageais mon temps entre le soin de mes deux nourrissons et la rédaction scientifique. La plus grande difficulté est survenue suite à ma décision de rester à la maison après mon doctorat. Les jumeaux avaient alors 3 ans, j'ai voulu profiter d'eux. La décision n'a pas été facile. Le mode de vie de ma génération, les attentes du milieu pour rejoindre le marché du travail le plus vite possible m'ont fait craindre de mettre un frein à ma carrière et d'occasionner la perte irréversible des meilleures opportunités d'emploi. Pendant ces deux années, j'ai en effet refusé des offres pour maintenir mon statut de mère à la maison. L'inquiétude de ce trou de deux ans dans mon curriculum, l'absence de reconnaissance sociale pour les parents à la maison et l'isolement n'ont cessé de m'accompagner. Bien sûr, j'avais le soutien plein et entier de mon conjoint, un féministe de la première heure, mais j'avoue que cette période de ma vie a été source d'angoisse. Puis les enfants sont arrivés à l'âge de la maternelle, la vie a repris comme avant : les offres d'emploi étaient au rendez-vous. J'ai donc rejoint le marché du travail avec enthousiasme en y mettant toute l'énergie qu'exige une double vie professionnelle et familiale. Et comment surmonter ça ? En demeurant fidèle à mes valeurs, c'est la seule façon.

F. R. : Comment envisager la suite de votre carrière ?

A.D. : Aussi longtemps que la recherche sera pour moi source de stimulation et que j'arriverai à obtenir du financement, je vais continuer. D'autre part, j'adore enseigner. Je donne actuellement les cours de physique obligatoires et j'ai récemment commencé un cours sur les catastrophes naturelles. Celui-ci suscite beaucoup d'intérêt. J'espère contribuer à la culture scientifique de nos jeunes, et qu'ils et elles y aient recours dans l'exercice de leur citoyenneté.

F. R. : Je termine toujours par cette question : quelles recommandations êtes-vous tentée de formuler pour les filles qui voudraient marcher dans vos traces ?

A.D. : Je leur dirais

- de rester elle-même,
- de s'écouter,
- de demeurer fidèle à leurs valeurs,
- de se donner le droit de changer d'avis, et ce, même si cela peut s'avérer difficile et déchirant parfois.